

Ndlr : *C'est la rentrée à l'Institut de France qui rassemble les cinq grandes académies. Le thème de cette année est le ... doute : choix curieux pour une institution de cette envergure mais saine curiosité, cent doutes (sic) !*

Ce dossier, paru dans *Le Monde* du 27/10/2010, reprend les cinq discours autour de ce thème :

Pour l'Académie des beaux-arts :

« **La création nécessite un questionnement permanent** »

Pour l'Académie des sciences :

« **Le "douteur" est le vrai savant** »

Pour l'Académie de médecine :

« **Le diagnostic médical a considérablement élevé son niveau de certitude** »

Pour l'Académie française :

« **Le déclin de sa puissance oblige la France à reprendre confiance en elle** »

Pour l'Académie des inscriptions et des belles-lettres :

« **Le bouddhisme n'est pas nihiliste** »

---

## **La création nécessite un questionnement permanent**

par Laurent Petitgirard, vice-président de l'Académie des beaux-arts

"Je ne cherche pas, je trouve", aurait dit, en 1923, Pablo Picasso, semblant ainsi répondre définitivement par la négative à la question de la place du doute dans le processus créateur. Cette certitude affirmée semble rejeter toute idée de doute, à moins que ce génial créateur n'ait voulu se démarquer de mouvements artistiques, toutes disciplines confondues, qui entendaient caractériser leur originalité en faisant de leur recherche même l'objet qu'ils recherchaient, ou en offrant comme seul résultat le processus d'élaboration de l'oeuvre.

On le comprend mieux lorsque l'on sait que ses propos exacts étaient : "Quand je peins, mon but est de montrer ce que j'ai trouvé et non pas ce que je suis en train de chercher." La notion de doute du créateur prend un sens différent selon le stade d'élaboration de l'oeuvre, et l'angle sous lequel on l'examine. Le doute récurrent sur sa propre capacité à créer au niveau d'exigence souhaité, le doute sur la cohérence et la pertinence du travail en cours, doute sur la qualité de l'oeuvre lorsqu'elle est achevée, doute sur son originalité, sur son degré d'impact, sur sa capacité de diffusion, sur sa pérennité.

Ces questionnements sont de l'ordre de l'inquiétude ; mais ce qui nous intéressera ici est plus essentiel et s'apparenterait plutôt à un vertige. Pour appréhender une oeuvre nouvelle, chacun dispose de ses

propres équations. Mais presque tous sont confrontés au doute fondamental, à la fameuse angoisse de la page blanche et au nécessaire rejet de tout ce qui ne serait pas indispensable, c'est-à-dire à l'inévitable va-et-vient entre la plume et la corbeille.

La lecture des manuscrits des compositeurs souligne à l'évidence la diversité des démarches, depuis l'écriture rapide, quasiment sans corrections, d'un Mozart, jusqu'à celle, rageuse et si fréquemment raturée, d'un Beethoven. Le doute du créateur commence par la tentative de se convaincre lui-même de la nécessité de l'oeuvre qu'il est sur le point d'entreprendre et chacun disposera, à cet égard, d'une solution différente. "Je doute avant, je doute après - pendant, je travaille", disait malicieusement notre confrère Olivier Messiaen.

L'inspiration naîtrait-elle du doute, ou d'un labeur quotidien qui nous la ferait imaginer comme un muscle devant continuellement s'entraîner sous peine de rouiller ? Probablement des deux. Etre inspiré, c'est aussi savoir se rendre disponible aux énergies qui nous entourent. Personne n'a exprimé cette douloureuse recherche de l'inspiration aussi bien que Victor Hugo dans ces quelques vers extraits du poème Que nous avons le doute en nous : "Aussi vous me voyez souvent parlant tout bas ; Et comme un mendiant, à la bouche affamée, Qui rêve assis devant une porte fermée, On dirait que j'attends quelqu'un qui n'ouvre pas."

Le créateur ne peut pas se contenter de se tenir les deux pieds au bord de la falaise et de regarder, pour s'en inspirer, l'horizon. Ce vide qui précède l'oeuvre à faire, il lui faut s'y mesurer, au risque d'en perdre l'équilibre. C'est de la confrontation entre la fragilité de son désir et la force d'une technique, elle-même adossée à la sécurité d'un savoir, que peut-être naîtra l'oeuvre. Mais loin d'inhiber le processus créateur, ce sentiment de déséquilibre semble incontournable.

Et c'est probablement la raison pour laquelle un grand nombre d'artistes refusent toute idée de psychanalyse, persuadés qu'ils sont que l'agent essentiel de leur création est cette faille en eux, qu'il ne faut à aucun prix chercher à explorer. En s'obligeant, par son travail, à aller chercher au fond de lui-même ce qu'il a de plus fort et de plus sacré, l'artiste se retrouve dans un état permanent d'introspection qui lui fait prendre de la distance avec toutes les certitudes établies.

Dans ces moments si fragiles, il navigue entre ce qu'il pressent comme indispensable de bouleverser et ce qui constitue le socle de sa création. Je m'inscris en faux contre l'affirmation souvent entendue : "Quel que soit le langage qu'il utilise, un génie reste un génie." Le langage n'est pas le simple véhicule d'une pensée indépendante et il arrive que de grands maîtres se fourvoient dans des oeuvres marginales qui ne sont que le reflet de leur concession à telle ou telle pseudo-modernité.

Le lien entre ce qui est le plus intime chez le créateur et le langage qui lui sert de support ne se brise pas sans risque. "Il ne doute de rien", dira-t-on de celui qui entreprend de créer une oeuvre ambitieuse,

alors que c'est précisément le moment où il doute de tout, sauf de la nécessité de se lancer dans la réalisation de ce qu'il a imaginé. On peut douter de ce que l'on va écrire sans douter du fait que l'on doive l'écrire.

A la différence de l'interprète, le créateur défie le temps. Chacun se souvient du célèbre sarcasme de Sarah Bernhardt, adressé à l'une de ses élèves qui lui affirmait ne jamais connaître le trac : "Rassurez-vous, cela viendra avec le talent !" L'appréhension de l'interprète peut être immense, mais elle trouvera le support d'un texte, alors que le doute du créateur se situe dans une perspective immatérielle et intemporelle.

Pour résoudre cette équation, le plus simple est probablement d'interpréter ses propres oeuvres, ce qui vous garantit de douter avant, pendant et après. La nature du matériau qui constitue la base d'une oeuvre nouvelle conditionne celle du doute qui la précède. Qu'il sculpte un modèle ou une forme abstraite, qu'il écrive un roman historique ou un recueil de poèmes, qu'il compose un opéra d'après un livret ou un quatuor à cordes, à chaque fois le créateur sera confronté à une pléiade de doutes d'essence différente.

Qu'elles soient figuratives ou abstraites, les oeuvres à vocation spirituelle ou d'inspiration religieuse sont souvent dues à des créateurs ayant transcendé leur doute d'artiste par le doute inhérent à la foi. En ces circonstances, ils ont pu donner le meilleur d'eux-mêmes. Les compositeurs manquent plus fréquemment leurs opéras que leur requiem. Comme le disait joliment l'écrivain américain Ralph Waldo Emerson (1803-1882) : "On a besoin d'accrocher sa charrue aux étoiles." L'existence d'un matériau de base (le modèle, l'argument, le programme, le livret), souvent imposé dans le cadre d'une commande, ne diminue pas l'intensité du doute, mais le déplace dans la forme et dans le temps.

Le degré d'abstraction de l'oeuvre conditionne l'importance du doute primaire, celui qui précède la première esquisse. Mais si indispensable et passionnante qu'elle soit, cette étape ne doit pas durer au-delà du temps normal de maturation. Il faut au créateur la laisser s'épanouir sur l'intime conviction, sinon la certitude que l'oeuvre à venir est nécessaire. Que l'oeuvre soit monumentale ou miniature, la période qui précède le premier coup de pinceau, de burin ou de plume est un étonnant mystère et il reste bien difficile de définir avec précision l'importance du doute dans le processus créatif.

Nous sommes dans le domaine de l'intime, de l'ineffable et je ne peux prétendre, ici, que livrer le sentiment issu de ma propre expérience de compositeur. L'acte créateur me semble être le lieu où cohabitent un doute profond et une impérieuse nécessité. Le doute, comme un questionnement permanent de l'oeuvre en gestation, l'impérieuse nécessité d'avancer, comme l'évidence que son chemin est dans la création : voilà peut-être le fragile équilibre dans lequel se débattent ceux qui ont l'audace d'espérer tracer quelques signes dans la mémoire des hommes.



## **Le "douteur" est le vrai savant**

par Anne Fagot-Largeault, membre de l'Académie des sciences

Il faut douter mais ne point être sceptique, disait Claude Bernard. La philosophie inhérente à la recherche scientifique n'est pas une philosophie sceptique au sens radical du terme. Elle repose sur la confiance dans la possibilité de connaître toujours mieux le monde dans lequel nous vivons. Le connaître non seulement pour le plaisir de l'émerveillement, mais pour agir mieux, en fonction de connaissances qui s'améliorent.

Le sceptique "ne croit pas à la science", affirmait Claude Bernard, il "croit à lui-même" ; il juge que tout est opinion, et que toutes les opinions se valent. Le douteur, continuait Claude Bernard, est "le vrai savant ; il doute de lui-même et de ses interprétations, mais il croit à la science". Claude Bernard se réfère explicitement à Descartes, qui part d'un "doute universel" pour arriver à des connaissances "indubitables", et qui soient "utiles à la vie", comme il le dit dans le Discours de la méthode.

Descartes s'en explique fort bien quand il conte qu'il a pris conscience d'avoir dans la tête un fatras d'opinions, et d'avoir essayé de "déraciner de son esprit toutes les erreurs qui s'y étaient pu glisser" : "Non que j'imitasse pour cela les sceptiques, qui ne doutent que pour douter et affectent d'être toujours irrésolus, car, au contraire, tout mon dessein ne tendait qu'à m'assurer et à rejeter la terre mouvante et le sable pour trouver le roc ou l'argile." Le doute de Descartes est un doute méthodologique, c'est un moyen de dégager des vérités qui résistent au doute, des vérités certaines. Claude Bernard, ayant salué Descartes, conclut par une sorte de devise du savant : "Il faut douter mais ne point être sceptique."

Majorer l'incertitude, c'est paralyser l'action. Evaluer un risque incite à agir pour le maîtriser, et agir, c'est sortir du doute. Les médecins sont depuis longtemps familiarisés avec cette réalité. Par exemple, les cardiologues se sont intéressés au risque coronarien : quels sont les facteurs qui influencent ce risque ? Plusieurs ont été identifiés : hypertension, tabagisme, tempérament colérique...

Douter sans rien faire ?

Sur le rôle du cholestérol, il y avait hésitation : était-ce un réel facteur de risque, ou seulement un marqueur du risque ? La recherche a continué, jusqu'à ce qu'en 1984 un groupe de travail qui faisait le bilan des connaissances conclût qu'on avait maintenant assez d'indices concordants (cliniques, épidémiologiques, expérimentaux, génétiques) pour pouvoir affirmer qu'il cesse d'être raisonnable de douter que l'hypercholestérolémie pèse sur le risque coronarien. Il s'ensuivait, aux yeux des médecins, qu'il fallait prendre pour objectif la réduction du taux sanguin de cholestérol chez les personnes

menacées par la maladie coronarienne. Des médicaments anticholestérol ont été développés. La réduction du taux de cholestérol sanguin a été inscrite dans les programmes de santé publique.

Des millions de personnes prennent maintenant tous les jours leur médicament hypolipémiant (type : statines). Cela ne signifie ni que l'hypercholestérolémie est une maladie ni que le cholestérol en soi est toxique. Il reste un doute sur le rôle exact du cholestérol dans la maladie des coronaires. Ce qui est intéressant est que des chercheurs ont discerné un moment où, donné ce qu'on sait, continuer à douter (et donc à ne rien faire) devient déraisonnable. Ce qui apparaît alors comme raisonnable, puisqu'il reste un doute, est de prendre ce qu'on appelle une précaution (ici, un médicament).

Les médecins sont à la fois chercheurs et prescripteurs. Habituellement ce n'est pas le rôle du chercheur de prescrire les actions à engager. Les chercheurs ont une obligation d'évaluer les risques, de dire quelle part du risque est éventuellement maîtrisable et par quels moyens, et d'informer leurs concitoyens quand ils jugent qu'on a passé le seuil au-delà duquel douter de la réalité du risque devient moins raisonnable que de le prendre au sérieux (c'est ce qu'a fait le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, GIEC). Il revient ensuite aux "décideurs" de prendre leurs responsabilités.

De deux choses l'une, on prend des précautions, ou on ne les prend pas. Si on ne les prend pas et que les scientifiques se trompent, tout va bien. Si on ne les prend pas et que les scientifiques ont raison, l'avenir apparaît désastreux. Si on les prend et que les scientifiques se trompent, c'est beaucoup d'efforts coûteux pour rien. Si on les prend et que les scientifiques ont raison, on aura fait le maximum pour préparer l'avenir. Il s'agit donc de peser l'effort à faire, en face des dégâts si on ne le fait pas. Construire l'avenir conduit au-delà du doute.



## **Le diagnostic médical a considérablement élevé son niveau de certitude**

par André Vacheron, membre de l'Académie des sciences morales et politiques et président honoraire de l'Académie nationale de médecine

De qui distingue un bon médecin d'un praticien médiocre est que le premier a 90 chances sur 100 de prendre la bonne décision alors que le second n'en a que 70. Cette réduction de la marge d'erreur est due, en grande partie, au discernement critique et à la remise en cause de l'hypothèse initiale en cas de doute important. Comme l'a écrit saint Augustin : "Si l'homme doute, il comprend." Et Goethe le souligne : "L'expérience corrige l'homme chaque jour." Le doute est le compagnon du médecin dès sa

rencontre avec le malade et c'est un adversaire qu'il a pour premier devoir d'éliminer pour parvenir à un diagnostic sûr et au traitement approprié.

J'envisagerai successivement les problèmes que nous rencontrons dans la médecine individuelle de soins et ceux qui sont posés aux décideurs en santé publique. En médecine de soins, la décision médicale comporte deux temps successifs : le diagnostic et le choix du traitement, qui sont les résultats d'une cascade de probabilités en situation initiale d'incertitude. Le diagnostic est factuel. Il repose sur un interrogatoire patient et minutieux, sur une écoute attentive, sur un dialogue véritable, sur un bon examen clinique et sur des données paracliniques apportées par la biologie, les épreuves fonctionnelles et les techniques modernes d'imagerie. Tous ces éléments permettent à l'heure actuelle d'atteindre le meilleur niveau de certitude.

A partir de cette base, s'élabore le deuxième temps, celui de la décision thérapeutique. On quitte le factuel, fondé sur des preuves, pour le conjectural fondé sur des prévisions. Le choix fait intervenir trois ordres de probabilités : les risques de la maladie, les bénéfices escomptés du traitement envisagé et ses risques possibles. Seules une culture et une expérience suffisantes vont permettre au médecin de décider du meilleur choix et d'éviter des traitements inutiles ou trop risqués. Les données acquises par la science sont déterminantes. Elles font autorité en cas de contentieux jugé par des hommes de loi, éclairés par des médecins experts.

Aujourd'hui, elles sont apportées par l'"evidence-based medicine" ou médecine fondée sur les preuves, qui propose des recommandations de pratique clinique élaborées à partir d'études multicentriques randomisées, réalisées en double aveugle (ni le malade ni le médecin ne connaissent le produit administré), incluant un nombre généralement élevé de patients, suivis suffisamment longtemps pour permettre des évaluations de morbidité et de mortalité.

La médecine fondée sur les preuves demande au praticien solitaire d'accepter des résultats dont il ne peut vérifier les origines et exige une foi aveugle qui peut être réductrice de son acte décisionnel. Cependant la médecine fondée sur les preuves n'est pas à l'abri des dérives liées aux pressions des promoteurs industriels, aux conflits d'intérêts et à l'objectivité des résultats publiés avec communication des résultats positifs plutôt que des résultats douteux ou négatifs. Outil de décision, elle exige une critique raisonnée et doit faire l'objet de règles scrupuleuses de bonne pratique.

La décision thérapeutique implique l'information aussi complète que possible du patient. Le médecin doit passer suffisamment de temps, spécialement avec les personnes âgées, pour expliquer la nature des problèmes, les options possibles, leurs conséquences éventuelles, les événements humainement contrôlables et les événements aléatoires. Il doit personnaliser les données de la science pour les appliquer au mieux à son malade et à ses caractéristiques psychologiques et spirituelles.

Cette personnalisation est encore plus nécessaire lorsque l'on se trouve dans une zone floue de connaissances, face à une pathologie mal élucidée. Le médecin doit laisser au patient un temps de réflexion pour prendre sa décision. Le patient peut alors donner un consentement éclairé mais peut aussi refuser la proposition du médecin. Ce refus peut être dû à un échec de la communication, au doute du malade face à son médecin car, lui aussi, peut douter par manque de confiance ou de compréhension ; il peut être dû enfin aux informations contradictoires données par plusieurs médecins. En cas d'hésitation ou de refus d'un traitement ou d'une opération chirurgicale justifiés, un second avis peut être demandé par le patient. Le médecin doit toujours tenir compte de la préférence de son patient qui est un élément majeur du processus décisionnel.

Comme l'a écrit Jean Hamburger : "La difficulté d'être à la fois ce conseiller si personnel et ce technicien si averti, nécessite un effort d'invention, de création, presque de découverte qui doit se renouveler d'un malade à l'autre." Voilà pourquoi l'acte médical réclame une totale liberté d'esprit, de la patience, de la persévérance.

Alors que la médecine de soins prend en charge des malades, la santé publique concerne la collectivité. Avant d'être un savoir, elle est donc un pouvoir, comme le démontrent déjà les premières structures de santé publique, nées au XIV<sup>e</sup> siècle dans les cités de l'Italie du Nord, avec la mise en oeuvre des mesures de quarantaine et d'isolement lors de la terrible épidémie de peste qui décima, en 1348, le tiers de la population européenne. La pratique médicale s'est développée au milieu de grandes incertitudes. Celles-ci n'ont jamais justifié l'inaction ou le scepticisme mais, bien au contraire, ont stimulé la recherche et l'élaboration de stratégies où l'inconnu était autant que possible évalué.

Un exemple des problèmes décisionnels difficiles en santé publique est fourni par la récente pandémie grippale A(H1N1). La médiatisation de propos discordants alarmants ou trop rassurants suscite des doutes dans la population sur la réalité des dangers, difficiles à évaluer. Placée sous l'égide du principe de précaution et des recommandations de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), la décision légitime d'une vaccination de masse est mal comprise par la population et moins de 6 millions de Français seront vaccinés.

Cet exemple, parmi de nombreux autres, démontre la lourde responsabilité des décideurs politiques dans les situations d'incertitude. L'information aussi complète que possible de la population sur la réalité des enjeux et la motivation des décisions est indispensable pour obtenir sa confiance et son adhésion.



## **Le déclin de sa puissance oblige la France à reprendre confiance en elle**

par Jean-Christophe Rufin, délégué de l'Académie française

La rentrée publique des cinq académies regroupées au sein de l'Institut de France est consacrée, cette année, au thème du doute. "Le Monde" publie des extraits des communications présentées par les délégués de chacune des académies. En 2005, l'Institut de France rendait hommage à Pierre Messmer qui quittait ses fonctions de chancelier. A son intention, la séance d'ouverture, cette année-là, prenait pour thème : le courage. Cinq ans plus tard, à ce même pupitre, nous sommes commis devant vous à discourir... sur le doute. Quel changement d'époque ! Et quelle meilleure preuve que les sujets abordés pendant cette séance, à la fois confraternelle et solennelle, ne sont pas de simples exercices de style.

Rapprocher ces deux moments, c'est faire apparaître une évidence cachée : en peu d'années, nous sommes en train de passer de la génération du courage à la génération du doute. La génération du courage, peu à peu, s'efface et prend sa place dans l'Histoire. J'ai mentionné Pierre Messmer, je devrais aussi évoquer Jean Bernard, Georges Charpak, Hubert Curien ou Maurice Druon, grands résistants, hommes de combat et d'honneur.

Heureusement, notre compagnie peut encore compter sur la présence de plusieurs témoins de cette génération du courage, en particulier François Jacob ou Mme Simone Veil. Et d'autres parmi nous, avec des parcours différents, ont traversé les mêmes épreuves et incarnent aussi l'engagement et le courage. Reste que le temps fait son oeuvre et les éloigne trop souvent de nous. Ce que nous voyons, c'est la crise profonde que traversent aujourd'hui notre pays et sa culture. Pour être exact, il faudrait d'ailleurs dire les crises. Car elles sont, à mes yeux, de trois ordres. Crise de la France en elle-même. Crise des rapports entre la France et les autres pays occidentaux et enfin, crise de l'Occident lui-même, auquel nous appartenons, face au reste du monde.

Crise de la France en elle-même. Notre confrère Pierre Nora a bien analysé la transformation radicale de notre pays au cours de ces dernières décennies. "D'une nation étatique, écrit-il, guerrière, majoritairement paysanne, chrétienne, impérialiste et messianique, nous sommes passés à une France atteinte dans toutes ces dimensions et qui se cherche souvent dans la douleur." L'affaiblissement extrêmement rapide de ce qu'il appelle l'identité nationale-républicaine s'accompagne d'un affranchissement général de toutes les minorités - sociales, sexuelles, religieuses, régionales... Or, pendant ces mêmes années, la composition de la population a elle-même beaucoup évolué, enrichissant notre pays d'autant de groupes capables de se revendiquer comme minorités.



La croissance économique a attiré vers la France de nombreux ressortissants de son ancien empire qui véhiculent le souvenir tenace et souvent douloureux de la période coloniale. D'autres migrants, avec la mondialisation des échanges, proviennent d'aires géographiques et culturelles encore plus éloignées, Chine, Sri Lanka, Amérique latine. Ils n'ont guère d'histoire commune avec la France et transportent avec eux leurs cicatrices, leurs ambitions, en un mot leur mémoire.

Crise des rapports entre la France et les autres pays occidentaux. Pour en mesurer la profondeur, il faut rappeler d'où nous partons. La France a exercé, pendant plusieurs siècles, un magistère culturel quasi universel. De Voltaire à Camus, de Victor Hugo à François Mauriac, les grandes figures culturelles françaises étaient également de grandes figures occidentales et même mondiales. Cette double prééminence a été progressivement remise en cause, et de façon accélérée pendant la deuxième moitié du XXe siècle. Point n'est besoin de revenir sur la considérable poussée de la langue anglaise, en particulier dans les registres scientifiques, diplomatiques, économiques.

Mais dans le domaine culturel, je veux dire dans le domaine des oeuvres, la montée en puissance du monde anglo-saxon est aussi évidente. Ceci vaut pour la culture de masse, en particulier le cinéma, adossé à de considérables puissances financières. Mais cela concerne aussi le domaine intellectuel. Nombreux sont désormais les pays, à commencer par les Etats-Unis, qui disposent d'économistes, de philosophes, de sociologues, et, bien sûr d'écrivains dont l'audience est mondiale. La France produit toujours de brillants intellectuels et quelques-uns peuvent se prévaloir d'une audience internationale. Cependant, leurs décrets ne font plus trembler la planète et l'écho de leurs querelles ne retentit plus aux quatre coins du monde habité.

Crise de l'Occident face au reste du monde, enfin. C'est la moins facile à percevoir mais la plus inquiétante, peut-être. A l'époque où notre Académie a été fondée, l'univers se réduisait au pourtour de la Méditerranée. Le Mayflower avait emmené les Pères fondateurs en Amérique depuis à peine quinze ans. L'élargissement progressif du monde n'allait en rien remettre en cause la prééminence européenne. Au contraire, la colonisation constituait une sorte de dilatation de notre continent et en particulier de la France, à l'échelle du globe entier.

Aujourd'hui, le mouvement s'inverse. Devant ce paysage nouveau, on peut comprendre que l'on soit saisi par le doute. Doute quant à la place de notre pays, de notre culture, de notre langue dans un monde aussi radicalement bouleversé. Mais si nous l'appliquons à toute la nation et à toute l'époque ; si nous pensons que la France d'aujourd'hui ne vaut pas celle d'hier ; si nous sommes gagnés par l'idée que la France, quand elle n'est plus tout, n'est plus rien, alors, oui, le doute est une grande faiblesse.

Ce serait ignorer et trahir l'extraordinaire créativité française actuelle, dans tous les domaines, littéraire, théâtral, cinématographique, architectural. Ce serait méconnaître la capacité d'attraction que continue d'exercer notre langue dans le monde.

Le doute est une plante qui pousse souvent sur les décombres de la puissance. Elle fend le marbre froid des grandes théories et des pouvoirs sans contrepoids. La voir fleurir en ce moment doit plutôt, à rebours des fausses évidences, nous rendre confiants dans notre avenir.



## **Le bouddhisme n'est pas nihiliste**

par Pierre-Sylvain Filliozat, membre de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres

Le doute, l'erreur, le souvenir sont trois rouages de la création poétique. Les poètes sanscrits se sont manifestement complus dans de tels événements de la connaissance. Dans la culture des lettrés sanscrits, la poésie n'est pas un domaine à part, toutes les disciplines s'interpénètrent. A l'égard du doute et même de l'erreur, des penseurs et non des moindres ont agi comme les poètes. Ils leur ont donné une place centrale dans leurs spéculations, jusqu'à en faire, comme eux, une fin en soi.

Vers le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère est né, au pied de l'Himalaya, un prince, Siddhârtha Gautama, du clan des Shâkya, qui a renoncé à tous les privilèges royaux et a vécu une vie austère de religieux errant, pour se faire non pas philosophe, mais "médecin de la douleur des hommes". Il est alors le Bouddha, "l'Eveillé". A la manière d'un médecin, il a reconnu la violence et tous les maux de la vie ordinaire comme symptômes extérieurs d'un mal plus profond qu'il définit comme un cycle incessant de phénomènes psychologiques s'enchaînant les uns aux autres, dont le premier moteur est le désir et qui détermine indéfiniment naissance et renaissance.

Si c'est dans l'esprit des hommes que naît la douleur de l'expérience, le remède est la discipline de l'esprit. Dans le cycle des opérations psychologiques, on peut agir sur le désir, le contrôler en dépréciant les objets qui le suscitent. On peut aussi agir sur les opérations de la connaissance, assurer sa perfection en la mettant à sa place dans ses limites, en éludant les fausses certitudes.

Et dans son enseignement, le Bouddha a effectivement éludé l'affirmation comme la négation, s'est placé à l'écart des grandes controverses philosophiques, s'est tenu à égale distance des thèses opposées. Il a ainsi fondé une "voie du milieu", destinée à un immense développement tout au long de l'histoire. C'est ce qu'on appelle le Madhyamaka Shâstra, "la science du milieu", une discipline à part entière. Le grand docteur bouddhiste, Nâgârjuna, qui a vécu vers le III<sup>e</sup> siècle de notre ère dans le sud de l'Inde, a

porté sur le plan métaphysique le doute sur les opinions divergentes et l'attitude de ne prendre parti pour aucune.

Mais, si l'on reste au niveau du doute sans opter pour l'une ou l'autre de deux alternatives, quel est le moyen terme où s'engager ? Pour Nâgârjuna, le "milieu" est de proclamer l'inanité des deux alternatives. C'est la célèbre "vacuité d'être propre" du bouddhisme. On ne prendra pas cette démarche comme une méthode de recherche de la vérité. Elle ne mène pas, elle ne doit pas mener à une décision sur une vérité. Elle est une discipline pour se pénétrer de l'impermanence des choses, de l'infirmité du psychisme de l'homme à accéder à la vérité absolue.

Vers la même époque que le Bouddha, dans la même plaine du Gange, est né un autre prince, Vardhamâna Mahâvîra, qui, de la même façon, a renoncé aux privilèges de la noblesse et, partant des mêmes principes, a vécu une semblable règle de vie. On leur a donné à tous deux le titre de Jina, "le Vainqueur", parce qu'ils avaient vaincu leurs passions.

L'histoire a cependant fait diverger les religions qu'ils ont fondées. Le bouddhisme a quitté son pays pour conquérir l'Asie orientale. Le jainisme est resté indien. Il a cristallisé dans sa littérature doctrinale les plus originales des conceptions de logique et d'épistémologie que les lettrés sanscrits ont conçues.

On a parfois interprété la vacuité bouddhique comme un nihilisme, le doute jaina comme un scepticisme. Or des disciplines de doute ne dissolvent pas ni ne relativisent la réalité empirique, mais le font en tant que cheminements dans une quête mystique du transcendant.

L'Inde est un continent profondément divisé. On y pratique de multiples religions : hindouisme prédominant, lui-même divisé en une multitude de croyances - islam, jainisme, bouddhisme, zoroastrisme, animisme, christianisme. L'Inde est subdivisée en 28 Etats. Elle a 18 langues officielles, une extrême diversité de coutumes et de traditions.

Cela fait vivre ensemble d'innombrables communautés avec souvent des risques d'affrontements. Mais l'Inde possède un immense patrimoine immatériel de culture et de sagesse qui la rend indivisible. Elle peut toujours y puiser les vertus idéales à opposer aux tensions, aux heurts, à la violence.

Et, dans ce précieux patrimoine, elle dispose d'une culture du doute ancrée dans le respect d'autrui, la tolérance et la non-violence qu'elle a consacrée comme la première des vertus.